

Le ravissement des lieux sacrés

par [Manel Ait-Mékidèche](#), lundi 19 mars 2012, 14:36 ·

*S'est-on déjà interrogé sur la présence animale et sa signification dans les romans de Mohammed Dib ? Cette question, je me la suis posée après avoir lu un passage remarquable dans *La danse du roi*, un passage qui m'a laissé pensive, rêvant pendant de longs moments à cette incursion tant imprévisible qu'injustifiée d'un oiseau dans un temps et dans un espace précis du récit. Non, il ne s'agissait pas de l'incursion rapide d'un volatile qui, innocemment, aurait traversé le ciel ou pris son envol : une telle présence dans le roman me serait apparue comme un élément commun de la description, une simple reproduction banale du réel... Bien au contraire, à la lecture de ce passage, j'ai été interpellée par l'image incongrue d'un merveilleux épervier qui s'est dévoilé soudain, tout près de la troisième « salle », à ce personnage malheureux que Dib désigne par « *le mari* », un homme pris dans l'engrenage d'une relation à trois, ambiguë, et qui, au final, lui a valu la mort.*

Je me suis demandée à quoi pouvait bien renvoyer ce rapace qui m'a « ravi les sens » tout comme il les a ravis à ce personnage vaporeux qui, une fois Nahira partie, « contemplait la vacuité des chambres successives, les yeux tendus sur sa trace. Ce fut après une de ces scènes, qu'un jour, à peine l'adolescente hors de vue, surgit et s'arrêta sur le seuil de la troisième salle un oiseau semblable à un épervier dont l'œil étincelant se riva au sien. (...) Elle suivait de si près le départ de Nahira qu'il s'en fallut de peu qu'il n'imaginât celle-ci revenue, ayant fait volte-face, sous cet aspect inattendu et ailé. »

*Ce volatile merveilleux a également stimulé ma mémoire de lectrice. Je me suis soudain souvenue - et c'était là un deuxième déclic - du cheval prodigieux de *L'Incendie* qui jaillit des profondeurs de la terre pour se montrer aux Fellahs de *Bni Boublen*, un cheval ailé que Commandar, depuis, n'a pas cessé d'interpeller : « *Soudain un bruit de sabots frappant le sol se répercuta à travers la campagne. Tous les fellahs se dressèrent sur leur séant. (...) Certains qui s'étaient installés devant leurs gourbis virent sous les murailles de Mansourah un cheval blanc, sans selle, sans rênes, sans cavalier, sans harnais, la crinière secouée par une course folle. Un cheval sans rênes ni selle dont la blancheur les éblouit. Et la bête prodigieuse s'enfonça dans les ténèbres* »*

Mansourah n'était pour moi qu'un espace romanesque... Jusqu'au moment, où, traversant Tlemcen par une journée d'automne, mes sens découvraient ce lieu si longtemps rêvé. Depuis, Mansourah, ses vestiges et son vieux minaret qui s'élève encore aujourd'hui vers le ciel tel un bétyle m'habitent et habitent les espaces oniriques de mes nuits. Le cheval blanc, l'épervier et le Simorgh y viennent veiller la lune, ce joyau-qui-illumine-la-nuit.



Tlemeen-dz.co